

CHAPITRE IX

GUERRE CONTRE ANTIOCHUS EN ASIE

223 av. J.-C.

Antiochus
le Grand.

Depuis l'an 534, le roi Antiochus III, petit-fils du fondateur de sa dynastie, portait en Asie le diadème des *Séleucides*. Comme Philippe, il était monté à neuf ans sur le trône. Dans ses premières expéditions en Orient, il avait montré assez d'activité et d'entreprise pour se voir, sans trop de ridicule, décerner le titre de Grand par ses courtisans. La mollesse ou la lâcheté de ses adversaires, de l'Égyptien *Philopator* notamment, le servant bien mieux encore que ses propres talents, il avait en quelque sorte reconstitué la monarchie asiatique dans son intégrité; et réuni pour la première fois sous son sceptre les satrapies de la *Médie*, de la *Parthyène*, et aussi l'État indépendant jadis fondé par *Achæos*, dans l'Asie-Mineure, en deçà du Taurus. Une première fois aussi, il avait tenté d'arracher à l'Égypte la province de la côte de Syrie, dont la possession lui tenait à cœur. Mais dans l'année même de la bataille du lac de Trasimène (537), *Philopator* lui ayant infligé une sanglante défaite à *Raphia*¹, le Syrien se promet de

217.

¹ [Sur les confins de la Syrie et de l'Égypte, non loin de *Gaza*.]

GUERRE CONTRE ANTIOCHUS EN ASIE 337

ne plus recommencer la lutte tant qu'il y aura un homme assis sur le trône d'Alexandrie, cet homme fût-il mol et insouciant lui-même. Mais *Philopator* meurt (549): et le moment semble venu d'en finir avec l'Égypte. Dans ce but, le roi d'Asie s'associe avec Philippe; et pendant que ce dernier attaque les villes d'Asie-Mineure, il se jette sur la *Coelésyrie*. Les Romains interviennent; ils doivent croire un instant que le Syrien fera contre eux cause commune avec le Macédonien. Les circonstances, son traité d'alliance, tout le lui commande. Ils prêtaient à Antiochus des vues trop grandes et trop sages. Loin de repousser de toutes ses forces l'immixtion des Romains dans les affaires de l'Orient, le roi se figura qu'il y aurait pour lui grand avantage à profiter de la défaite de son allié par les Romains, défaite d'ailleurs trop facile à prévoir. Il voulut saisir seul la proie qu'il était convenu de partager avec le Macédonien. Malgré les liens étroits qui rattachaient à Rome Alexandrie et son roi mineur, le sénat n'avait en aucune façon la velléité de se faire autrement que de nom le « *Protecteur* » de l'héritier des Ptolémées. Fermement décidé à n'entrer qu'à la dernière extrémité dans le réseau des complications asiatiques, assignant pour limites à l'empire de Rome les colonnes d'Hercule d'une part, et l'Hellespont de l'autre, il laissa faire le Grand-Roi. Conquérir l'Égypte était d'ailleurs chose plus facile à annoncer qu'à accomplir; et puis Antiochus n'y songeait point sérieusement, peut-être. En revanche, celui-ci s'en prend à toutes les possessions extérieures de l'Égypte, il assaillit et soumet les unes après les autres les villes de Cilicie, de Syrie et de Palestine. En 556, il remporte une grande victoire, au pied du *Panion*, non loin des sources du *Jourdain*, sur le général égyptien *Scopas*. Ce succès lui donne la possession désormais incontestée de tout le territoire qui s'étend jusqu'à la

205 av. J.-C.

198.

frontière de l'Égypte propre. Épouvantés, les tuteurs du petit roi, afin d'empêcher Antiochus de la franchir, sollicitent la paix, qu'ils scellent par les fiançailles de leur souverain avec une fille du roi d'Asie. Antiochus a atteint son premier but. Dans l'année suivante, au moment même où Philippe va être vaincu aux Cynoscéphales (557), il s'avance contre l'Asie-Mineure avec une flotte de deux cents vaisseaux, dont cent pontés et cent découverts, et commence l'occupation de tous les établissements appartenant naguère à l'Égypte, sur la côte du sud et de l'ouest. L'Égypte les lui avait sans doute concédés à la paix, bien qu'ils fussent alors dans les mains de Philippe, de même qu'elle avait aussi renoncé à toutes ses autres possessions du dehors. Antiochus ne prétend à rien moins qu'à ramener tous les Grecs de l'Asie-Mineure sous son empire. En même temps il réunit une puissante armée à Sardes. Par là il atteignait indirectement les Romains, qui tout d'abord avaient imposé à Philippe la condition de retirer ses garnisons des places d'Asie-Mineure, de laisser aux Rhodiens, aux Pergaméniens, leurs territoires intacts, aux villes libres leurs constitutions particulières. Aujourd'hui, Antiochus, au lieu de Philippe, était devenu l'ennemi commun : Attale et les Rhodiens se voyaient de son chef exposés aux graves dangers dont l'imminence, peu d'années avant, les avait contraints à faire la guerre au Macédonien. Naturellement ils s'efforcèrent d'entraîner les Romains dans la guerre nouvelle comme ils avaient fait pour celle qui venait à peine de finir. Dès 555-556, Attale avait demandé du secours à ses alliés d'Italie contre le roi d'Asie, qui se jetait sur ses domaines, pendant que les troupes de Pergame combattaient ailleurs à côté des Romains. Plus énergiques que lui, les Rhodiens, en voyant, au printemps de 557, la flotte d'Antiochus faire voile vers la côte d'Asie-Mineure,

197 av. J.-C.

Premières
difficultés
avec Rome.

199-198.

197.

lui firent savoir qu'ils tiendraient pour déclaré l'état de guerre, si ses vaisseaux dépassaient les îles *Chélidoniennes* (sur la côte de *Lycie*)¹. Et Antiochus allant de l'avant, enhardis qu'ils étaient d'ailleurs par la nouvelle arrivée sur l'heure même de la bataille des Cynoscéphales, ils commencèrent aussitôt les hostilités, et couvrirent les villes importantes de Carie, *Caunos*, *Halicarnasse*, *Myndos*, ainsi que l'île de *Samos* contre toute agression.

Parmi les villes à demi libres, le plus grand nombre s'était soumis, mais quelques autres, comme la grande cité de *Smyrne*, comme *Alexandrie de Troade* et *Lampsaque*, en apprenant la défaite de Philippe, avaient repris courage; faisaient mine de résister au Syrien, et joignaient leurs instances à celles des Rhodiens auprès de Rome. On ne peut mettre en doute les desseins d'Antiochus, si tant est qu'il fût capable de prendre une résolution, et de la garder. Il ne se contentait plus des possessions asiatiques de l'Égypte, il voulait encore faire des conquêtes sur le continent d'Europe, dût-il en venir aux mains avec Rome, sans d'ailleurs chercher directement la guerre. Rome était donc parfaitement en droit d'exaucer les vœux de ses alliés, et d'intervenir immédiatement en Asie. Pourtant elle montra peu d'empressement. Tant qu'elle eut sur les bras la guerre de Macédoine, elle traîna les choses en longueur; elle ne donna à Attale que le secours d'une intervention purement diplomatique, et tout d'abord efficace, il faut le dire. Après la victoire, elle s'occupa aussi des villes ayant appartenu à Ptolémée et ensuite à Philippe; et déclara qu'Antiochus devait ne point songer à les prendre. On a vit même dans les messages d'État envoyés au Grand-Roi réserver expressément la liberté des

¹ [Auj. cap et îles *Chélidonia*, au S.-O. du golfe d'*Adalia*.]

196 av. J.-C. villes asiatiques d'*Abydos*, de *Cius*, de *Myrina*. Mais elle ne passa point des paroles à l'action; et Antiochus, profitant du départ des garnisons macédoniennes, s'empressa de mettre les siennes à leur place. Rome ne bouge pas. Elle le laisse même opérer une descente en Europe en 558, s'avancer dans la *Chersonèse de Thrace*, y occuper *Sestos* et *Madytos*, consacrer plusieurs mois au châtement des barbares du pays, et à la reconstruction de *Lysimachie*, dont il fait sa principale place d'armes et la capitale de la nouvelle satrapie dite de *Thrace*. Flamininus, encore préposé aux affaires de la Grèce, lui envoya à Lysimachie des députés, revendiquant l'intégrité du territoire égyptien, et la liberté de tous les Grecs : ambassade inutile ! Le roi, comme toujours, invoqua ses droits incontestables sur l'ancien royaume de Lysimaque, jadis conquis par son aïeul Séleucus : « ce n'est point un pays nouveau qu'il veut prendre, ajoute-t-il ; il ne fait que restaurer dans son intégrité l'empire de ses pères ; et il ne peut accepter l'intervention de Rome dans ses démêlés avec les villes sujettes d'Asie. » Il eût pu dire encore, non sans apparence de raison, qu'il avait conclu la paix avec l'Égypte, et qu'il manquait même un prétexte aux Romains¹. Mais tout à coup le roi s'en retourne en Asie. Il y est rappelé par la fausse nouvelle de la mort du jeune roi d'Égypte ; par le projet aussitôt conçu d'une descente dans l'île de Chypre ou même à Alexandrie. Les conférences avec Rome sont rompues, sans que rien ait été conclu, et à plus forte raison, sans aucun résultat matériel. Cependant l'année suivante (559), Antiochus

195.
198.
193. ¹ Si l'on rapproche le témoignage formel de *Hiéronyme* qui place en 556 les fiançailles de la syrienne *Cléopâtre* avec *Ptolémée Epiphanes*, des indications fournies par Tite-Live (33, 40) et par Appien (*Syr.* 3), et du mariage effectivement consommé en 561, il ressort, sans l'ombre d'un doute, que l'immixtion des Romains dans les affaires de l'Égypte en Asie-Mineure n'était en aucune façon motivée de ce chef.

revient à Lysimachie à la tête d'une flotte et d'une armée plus nombreuses, et reprend l'organisation de la satrapie qu'il destine à son fils Séleucus. A Éphèse, il a été rejoint par Hannibal, venu de Carthage en fugitif : l'accueil et les honneurs exceptionnels qu'il rend au grand homme équivalent à une déclaration de guerre avec Rome.

494 av. J.-C. Quoi qu'il en soit, dès le printemps de 560, Flamininus, comme on l'a dit plus haut, retire de Grèce toutes les garnisons romaines. Maladresse insigne dans les circonstances actuelles, sinon même mesure coupable et condamnable alors qu'il agissait en pleine connaissance de cause. On voit trop clairement en effet que, pour pouvoir rapporter à Rome les palmes d'une complète victoire, et l'honneur apparent de la liberté rendue à la Grèce, Flamininus s'est contenté de recouvrir à la surface la flamme non éteinte de la révolte et de la guerre. En tant qu'homme d'État, il avait raison peut-être de considérer comme une faute tout essai d'assujettissement direct de la Grèce, toute immixtion de Rome dans les affaires d'Asie : mais était-il possible de s'abuser sur les symptômes de l'heure actuelle ? L'agitation des partis opposants en Grèce, la folle et infirme jactance des Asiatiques, l'arrivée dans le camp syrien de l'irréconciliable ennemi, qui jadis avait tourné contre Rome les armes de l'Occident : tout cela ne présageait-il pas clairement l'imminence d'une nouvelle levée de boucliers de l'Orient hellénique, dans le but d'arracher la Grèce à la clientèle de Rome, de la placer exclusivement dans celle des États hostiles aux Romains ; et ce but atteint, de pousser plus loin encore ? Rome évidemment ne pouvait tolérer que les choses en vinssent là. Pendant ce temps, Flamininus, les yeux fermés devant les signes avant-coureurs de la guerre, retirait de Grèce les garnisons romaines, et faisait à la même heure notifier au Grand-Roi les exigences de

la République, sans avoir la volonté de les appuyer par l'envoi de soldats. Enfin, parlant trop et n'agissant point assez, il oubliait son devoir de général et de citoyen pour ne sacrifier qu'à sa vanité personnelle.

Tout cela était bien, pourvu qu'il pût se vanter d'avoir donné la paix à Rome; et à la Grèce, sur les deux continents, la liberté.

Antiochus met à profit le répit inespéré qui lui était laissé au dedans et au dehors avec ses voisins; il fortifie sa position avant d'entamer la guerre qu'il a résolue, et qu'il prépare d'autant plus activement que son ennemi semble hésiter. Il conclut le mariage du jeune roi d'Égypte avec sa fille Cléopâtre (561) qu'il lui a naguère fiancée. Les Égyptiens soutinrent plus tard qu'à cette occasion il aurait promis à son gendre la restitution des provinces enlevées au royaume d'Alexandrie; mais leur assertion me semble invraisemblable. De fait, les pays conquis demeurèrent annexés à l'empire syrien¹. Il offrit à Eumène, qui était monté sur le trône de Pergame en 557, à la mort d'Attale, son père, de lui rendre les villes prises: il lui offrit aussi une autre de ses filles en mariage, à la condition qu'il abandonnerait l'alliance romaine. Il maria enfin une troisième fille à *Ariarathe*, roi de Cappadoce, gagna les Galates avec des présents, et dompta par la force des armes les Pisidiens et d'autres petits peuples, en état de continuelle révolte. Aux Byzantins il accorde des privilèges étendus. Pour ce qui est des cités grecques d'Asie-Mineure, il proclame qu'il laissera leur indépendance aux

¹ Nous avons à cet égard le témoignage formel de Polybe (28,1), confirmé d'ailleurs par l'histoire ultérieure de la Judée. — Eusèbe se trompe (p. 117), quand il fait de *Ptolémée Philométor* le maître de la Syrie. A la vérité, nous voyons en 567, les fermiers syriens des impôts verser à Alexandrie leurs redevances (Josèphe, 12, 4, 7); mais, sans que le droit de souveraineté en fût en rien atteint, la dot de Cléopâtre n'avait-elle pas pu être assignée précisément sur ces redevances? Toute la difficulté, sans doute, vient de là.

Antiochus
se prépare
à la guerre.

193 av. J.-C.

197.

187.

anciennes villes libres, comme Rhodes et Cyzique, et qu'il se contentera dans les autres de la reconnaissance purement nominale de sa souveraineté; ajoutant même qu'il est prêt, à cet égard, à s'en remettre à la décision des Rhodiens, comme arbitres. Dans la Grèce d'Europe il était sûr du concours des Étoliens, et il espérait bien faire reprendre les armes à Philippe. Il donne son approbation royale aux plans qu'Hannibal lui a soumis. Il lui fournira une flotte de cent voiles, et une armée de dix mille hommes de pied avec mille cavaliers, pour aller à Carthage rallumer une troisième guerre punique, et même pour faire une seconde descente en Italie. Des émissaires tyriens sont expédiés à Carthage afin d'y préparer la nouvelle levée de boucliers (p. 269). On comptait de plus sur le succès de l'insurrection qui mettait toute l'Espagne en feu au moment où Hannibal avait quitté sa patrie (p. 279).

Ainsi se préparait de longue main un immense orage contre Rome: mais comme toujours, ce furent encore les Hellènes, les plus impuissants parmi ceux de ses ennemis appelés à prendre part à l'entreprise, qui témoignèrent de la plus fiévreuse impatience. Les Étoliens, dans leur irascibilité et leur forfanterie, se prirent à croire qu'eux seuls, et non Rome, avaient su vaincre Philippe. Ils n'attendirent pas l'arrivée d'Antiochus en Grèce. Rien ne caractérise mieux leur politique que la réponse de leur stratège à Flamininus, quand celui-ci les sommait d'avoir à déclarer franchement la guerre à Rome: « Cette déclaration de guerre, je la porterai moi-même, en allant camper sur les bords du Tibre » à la tête de l'armée étolienne! Les Étoliens se firent les fondés de pouvoirs du roi syrien en Grèce: mais ils trompèrent tout le monde: Antiochus, en lui faisant croire que tous les Grecs voyaient en lui leur libérateur et lui tendaient les bras; les Grecs, ou ceux

Manœuvres
des coalitions
contre Rome.

d'entre les Grecs qui leur prêtaient l'oreille, en leur disant que l'arrivée du roi était prochaine, alors que la nouvelle était de tout point un mensonge. C'est ainsi qu'ils agirent sur l'amour-propre aveugle de Nabis, qui, se déclarant tout à coup, ralluma le feu de la guerre, deux ans à peine après le départ de Flamininus, et au printemps de l'an 562. Mais leur succès conduisit d'abord à une catastrophe. Nabis s'était jeté sur *Gythion*, l'une des cités libres de *Laconie* que le dernier traité avait concédées aux Achéens, et l'avait prise. Aussitôt l'habile stratège d'Achaïe, *Philopœmen*, marcha contre lui, et le battit près du mont *Barbosthénès* [à l'E. de Sparte]. Le tyran ne rentra qu'avec le quart à peine de ses hommes dans les murs de Sparte, où il se vit aussitôt investi. Un tel début promettant trop peu pour appeler Antiochus en Europe, les Étoliens songèrent à se rendre eux-mêmes maîtres de Sparte, de Chalcis et de Démétriade. Après ces conquêtes importantes, le roi n'hésiterait plus. Tout d'abord ils comptaient prendre Sparte. L'Étolien *Alexamène*, sous couleur d'amener à Nabis les contingents fédéraux, devait pénétrer dans la ville avec mille hommes, se défaire du tyran et occuper la place. Le coup réussit d'abord, et Nabis périt pendant une revue des troupes : mais les Étoliens s'étant répandus dans Sparte pour piller, les Lacédémoniens se rassemblèrent et les tuèrent tous jusqu'au dernier. Là-dessus Sparte accepte les conseils de *Philopœmen*, et entre dans la Ligue achéenne. Les Étoliens ont eu le sort qu'ils méritaient : leur belle entreprise a échoué, et ils n'ont fait que promouvoir la réunion du Péloponnèse presque tout entier dans la faction philo-romaine. A Chalcis, ils ne sont pas plus heureux. Le parti romain a le temps d'y appeler à son secours, contre l'armée étolienne et les exilés chalcidiens servant dans leurs rangs, les citoyens d'*Érétrie* et de *Carystos* d'Eubée

192 av. J.-C.

appartenant à son opinion. Il n'en fut pourtant pas de même à Démétriade : là les *Magnètes*, à qui la ville était échue, craignaient, non sans raison, que les Romains ne l'eussent promise à Philippe pour prix de sa coopération contre Antiochus. Sous le prétexte de donner la conduite à *Eurylochos*, chef du parti anti-romain, et rappelé dans la ville, quelques escadrons de cavalerie étolienne s'y glissèrent avec lui et l'occupèrent. Moitié de gré, moitié de force, les Magnètes se rangèrent de leur côté, et l'on fit sonner bien haut ce succès auprès du Séleucide.

Antiochus prit son parti. La rupture avec Rome était désormais inévitable, de quelques palliatifs qu'on eût usé jusque-là, ambassades ou autres voies dilatoires. Dès le printemps de 561, Flamininus, qui dans le Sénat gardait la haute main sur les affaires d'Orient, avait dénoncé l'*ultimatum* de la République aux ambassadeurs royaux *Ménippe* et *Hégésianax* : « Qu'Antiochus vider l'Europe et fasse selon son bon plaisir en Asie, ou qu'il retienne la Thrace, mais en reconnaissant le protectorat de Rome sur Smyrne, Lampsaque et Alexandrie de Troade ! » Une autre fois, à l'ouverture de la campagne de 562, il avait été négocié sur les mêmes bases, à Éphèse, où le roi avait sa principale place d'armes et sa résidence d'Asie-Mineure. Les envoyés du Sénat, *Publius Sulpicius* et *Publius Villius*, s'en étaient allés sans rien terminer. Des deux parts on savait désormais que les difficultés ne pouvaient plus se régler à l'amiable. Rome avait pris son parti de faire la guerre. Pendant l'été (562), une flotte italienne de trente voiles, ayant trois mille soldats à bord et *Aulus Atilius Serranus* pour chef, se montre devant *Gythion* où il suffit de sa présence pour activer la conclusion du traité entre les Achéens et les Spartiates. Les côtes orientales de la Sicile et de l'Italie sont fortement

Rupture
entre Antiochus
et les Romains.

193 av. J.-C.

192.

192.

garnies et peuvent repousser toute tentative de débarquement : une armée de terre descendra en Grèce à l'automne. De l'ordre exprès du Sénat, Flamininus, depuis le printemps, parcourait toute la Grèce, refoulant dans l'ombre les intrigues du parti hostile, et réparant de son mieux les conséquences de son évacuation prématurée. Chez les Étoliens, les choses en étaient venues au point qu'en pleine diète la guerre contre Rome avait été formellement votée. Mais Flamininus put encore sauver Chalcis, en y jetant une garnison de cinq cents Achéens et de cinq cents Pergaméniens. Il tenta de regagner Démétriade, où les Magnètes se montrèrent hésitants. Quant au roi, occupé qu'il était encore à vaincre la résistance de plusieurs villes de l'Asie-Mineure, qu'il aurait voulu avoir avant d'entreprendre une plus grande guerre, il ne pouvait différer davantage sa descente en Grèce, à moins de laisser les Romains reprendre tous les avantages que deux ans avant ils avaient compromis et perdus, en retirant trop tôt leurs garnisons de l'intérieur du pays. Le roi réunit donc les troupes et la flotte qu'il avait sous la main : il part avec quarante navires pontés, dix mille hommes de pied, cinq cents chevaux et six éléphants : il se dirige vers la Grèce par la Chersonèse de Thrace, aborde dans l'automne de 562 à *Ptéleon*, sur le golfe de *Pagasée*, et occupe aussitôt la place voisine, Démétriade. Presque au même moment une armée romaine d'environ vingt-cinq mille hommes, commandée par le préteur *Marcus Bæbius*, débarquait à Apollonie. La guerre était commencée des deux parts.

192 av. J.-C.

Puissances
secondaires.Carthage
et Hannibal.

Qu'allait-il advenir de cette vaste coalition contre Rome à la tête de laquelle Antiochus voulait se mettre ? Le nœud de la question était là.

Quant à Carthage et aux ennemis suscités à Rome en Italie, disons tout d'abord qu'Hannibal, à la cour

d'Ephèse comme partout ailleurs, vit échouer ses vastes et courageux desseins devant les petits calculs de gens vils et égoïstes. C'était là le sort du grand homme. Rien ne se fit pour exécuter ses plans, qui ne servirent qu'à compromettre plusieurs patriotes de Carthage : mais Carthage elle-même n'avait pas le choix, et se mit sans condition dans la main de Rome. La *camarilla* du roi ne voulait pas d'Hannibal. Sa grandeur était incommode aux courtisans. Ils eurent recours aux plus ignobles moyens : ils accusèrent un jour de conspiration secrète avec les envoyés de la République celui « dont le nom servait à Rome d'épouvantail pour les enfants. » Ils firent tant et si bien que le *grand* Antiochus, qui, comme tous les rois faibles, se complaisait dans la soi-disant indépendance de son génie, et se laissait dominer d'autant plus qu'il redoutait davantage d'être dominé, prit la résolution, très-sage à ses yeux, de ne point aller se perdre dans l'ombre glorieuse de « l'hôte carthaginois. » Il fut décidé en grand conseil qu'Hannibal ne recevrait que d'insignifiantes missions, et qu'on se contenterait de lui demander des avis, sauf, comme de juste, à ne jamais les suivre. Hannibal se vengea noblement de tous ces misérables : à quoi qu'on l'employât, il réussit avec éclat.

En Asie, la *Cappadoce* tint pour le Grand-Roi ; mais *Prusias*, roi de *Bithynie*, se mit, comme toujours, du côté du plus fort. Eumène resta fidèle à la politique de sa maison. Il allait enfin toucher sa récompense. Non content de rejeter obstinément les propositions d'Antiochus, il avait poussé les Romains à une guerre dont il attendait l'agrandissement de son royaume. Les Rhodiens et les Byzantins n'abandonnèrent pas non plus Rome, leur ancienne alliée. L'Égypte enfin se rangea de son côté, offrant des munitions et des hommes que les Romains ne voulurent point accepter.

Etats
de
l'Asie-Mineure.

La Macédoine.

Mais c'était surtout en Europe que l'attitude du roi de Macédoine pouvait devenir décisive. Peut-être que la saine politique eût conseillé à Philippe d'oublier le passé, tout ce qu'Antiochus avait fait ou omis de faire, et de réunir ses armes aux siennes : mais ce n'était point par de telles raisons que Philippe avait coutume de se conduire. N'obéissant qu'à ses affections, à ses antipathies, il haïssait bien davantage l'infidèle allié qui l'avait laissé seul exposé aux coups de l'ennemi commun, pour enlever à son détriment, à lui Philippe, une part du butin, et qui s'était fait en Thrace son voisin incommode. Les Romains, ses vainqueurs, ne s'étaient-ils pas, au contraire, montrés pour lui pleins d'égards ? Antiochus commit encore la double faute d'accorder faveur à d'indignes prétendants au trône de Macédoine, et de faire enterrer avec une pompe affectée les ossements blanchis des soldats macédoniens trouvés sur le champ de bataille des Cynoscéphales : c'étaient là autant d'injures mortelles à l'adresse de Philippe. Le fougueux roi mit aussitôt toutes ses forces, et sans arrière pensée, à la disposition des Romains.

Les petits États grecs.

Le second État grec, la Ligue achéenne, s'était prononcé en leur faveur avec la même énergie. Parmi les moindres républiques, deux seulement restaient en dehors, celle des Thessaliens et celle des Athéniens : chez les derniers, une garnison achéenne, placée par Flamininus dans l'Acropole, tenait en respect les patriotes, assez nombreux d'ailleurs. Les Épirotes se donnèrent beaucoup de peine pour ne déplaire ni aux uns ni aux autres. En somme, Antiochus ne vit venir à lui, en sus des Étoliens et des Magnètes auxquels s'était jointe une partie des *Perrhébes*, leurs voisins, que le faible roi des Athamaniens, *Amyndre*, ébloui par ses folles visées à la couronne de Macédoine ; que les Bœotiens, toujours dominés par la faction hostile à Rome, et que les Élètes

et les Messéniens dans le Péloponnèse, toujours du côté des Étoliens contre l'Achaïe. C'était là certes un pauvre début ; et les Étoliens, comme pour ajouter le ridicule à la faiblesse, discernèrent au Grand-Roi le titre de général en chef avec le pouvoir absolu dans le commandement. Comme d'ordinaire, on s'était dupé des deux parts : au lieu des armées innombrables de l'Asie, Antiochus n'amena qu'une troupe à peine égale à une armée consulaire ; et au lieu d'être reçu à bras ouverts par tous les Grecs, acclamant leur libérateur, il ne voyait venir à lui qu'une ou deux hordes de *Klephtes*, et que les citoyens affolés d'une ou deux cités.

Pourtant, dès cette heure, il avait pris en Grèce les devants sur Rome. Chalcis, où les alliés des Romains avaient une garnison, refusa de se rendre à la première sommation : mais le roi, approchant avec toutes ses troupes, elle ouvrit ses portes, et une division romaine, accourue trop tard, fut anéantie par Antiochus à *Delium*. L'Eubée était perdue. Durant l'hiver, le roi, de concert avec les Étoliens et les Athamaniens, poussa une pointe vers la Thessalie, et occupa les Thermopyles ; il prit ensuite Phères et d'autres villes. Mais *Appius Claudius* arrivant d'Apollonie avec deux mille hommes, dégagea Larisse et s'y logea. Pour Antiochus, las déjà de sa campagne d'hiver, il choisit Chalcis pour ses quartiers, y menant joyeuse vie, oublieux de ses cinquante ans et de la guerre qu'il avait sur les bras, et célébrant ses noces nouvelles avec une belle Chalcidienne. L'hiver de 562 à 563 se passa donc à ne rien faire en Grèce, si ce n'est à écrire et recevoir force missives ; le roi « menait la guerre avec l'encre et la plume, » selon le mot d'un officier romain. Aux premiers jours du printemps (563), l'état-major de l'armée romaine prit terre enfin à Apollonie. Son chef était *Manius Acilius Glabrio*, homme d'extraction obscure, mais vigoureux capitaine et par

Antiochus en Grèce.

492-491 av. J.-C.

491.

Arrivée des Romains.